

Souvenirs d'expatrié de Georges Blaha

Avant de commencer à raconter quelques épisodes de ma vie outre-mer, ceci comme l'a fait, de façon pittoresque et distrayante, Jacques Meunier (notre ancien directeur scientifique), je voudrais vous dire que certains de ces épisodes, les plus savoureux, sont restés et resteront gravés dans ma mémoire. C'est sûrement pareil de votre côté pour vos souvenirs, ce qui doit être normal évidemment ainsi on pourra s'y retrouver, se comprendre. Je le ferai donc aussi logiquement que possible par chapitres chronologiques, en espérant que mon épouse saura pallier mes inévitables trous de mémoire...

Chapitre I : Initiation de « Pieds tendres » à l'Afrique noire en Côte d'Ivoire

Ce soir, nous quittons Paris. Ce soir, nous prenons l'avion, ceci pour la première fois. C'est donc notre baptême de l'air, et quel baptême de l'air puisqu'il se fait de nuit et doit durer plus de cinq heures. Je dis nous, car nous sommes deux à faire le voyage : ma petite femme et moi. Je dis « petite » parce qu'elle est plus jeune que moi, presque de dix ans plus jeune. Avec mes grands-parents maternels, l'écart était plus grand, 12 ans : lui, Ariégeois, était gendarme, officiellement « mort du typhus », avait-on dit, à Taza (Rif marocain) en 1922, et elle, catalane espagnole de Saïda (ouest oranais), désormais veuve de guerre, nous avait suivis en France en 1958. Avec cet écart d'âge, je ressentais envers ma petite femme, qui ne le savait pas alors, une certaine responsabilité. Depuis ça a changé, c'est plutôt l'inverse, conquise qu'elle avait été par mes élucubrations convaincantes sur un dépaysement assuré, la beauté des paysages, la chaleur garantie de ces pays, etc., etc.

Donc, nous sommes au Bourget et installés depuis un bon moment dans une grande salle d'embarquement après un long périple à travers l'aéroport et après quelques formalités compliquées car encore inhabituelles pour nous... Assis comme nous le sommes, c'était bon de pouvoir souffler un peu, de récupérer avant la suite, le grand « saut de notre vie »...

Enfin, nous voilà installés dans l'avion, un DC8 d'UTA. L'ambiance est bizarre, feutrée malgré le remous des gens qui s'installent, les caissons à bagages au-dessus de nos têtes qui claquent en s'ouvrant et en se refermant, pourtant l'atmosphère reste légère et ça sent bon ! Mais je trouve que l'on est un peu à l'étroit, surtout pour mes grandes jambes. Comment font mes voisins ? Bien plus habitués on dirait, chacun semblant se préparer à passer un agréable moment, ça rassure...

Et donc ces derniers jours, ces derniers mois, il s'en est passé des choses et nous voilà partant pour la Côte d'Ivoire ! On est début juin 1967. Auparavant, après notre mariage, il y a tout juste un an dans l'Ariège, à Crampagna près de Foix (mon épouse est toulousaine), nous sommes « montés » à Paris. Assistant délégué en physiologie végétale et microbiologie, le professeur Arthur Brunel de la faculté Paul Sabatier à Toulouse m'avait permis de présenter ma candidature à l'Orstom. J'avais appris pas mal de choses intéressantes dans son laboratoire, des techniques en participant aux recherches poursuivies par les maîtres assistants, et aussi, lors de la préparation des TP pour leurs étudiants en microbiologie et en physiologie végétale. Oui, en somme beaucoup de choses intéressantes pour la suite m'étais-je dit, « bonnes ou mauvaises pour ta santé ou pour ta tranquillité d'esprit » me le répétera beaucoup plus tard mon épouse plus pragmatique. Avec cette candidature, je pouvais enfin réaliser mon désir de travailler outre-mer : à l'aventure de l'expatriation s'ajoutait la possibilité de voyages lointains avec et, pourquoi pas, l'envie d'échapper définitivement au froid des saisons hivernales en métropole (insupportable pour moi, encore habitué aux Tournants Rovigo à Alger). Bref, on s'est installé à Paris dans le XVIII^e, après avoir « mémorablement » passé un entretien devant un jury présidé par le professeur Chevaugéon d'Orsay. Tous les membres semblent avoir été « rassurés » par mon physique malgré, je le suppose, un nom leur paraissant étranger, puisque d'origine austro-hongroise, de consonance peut-être « ottomane » et non africaine comme ils me l'ont laissé à moitié entendre. Et ce jury m'avait donc destiné à rejoindre une équipe de phytopathologistes déjà en poste au Congo Brazzaville, mais ceci après quelques mois de « formations indispensables » m'avaient-ils dit, en météo, en génétique et en cryptogamie sous la houlette du professeur Viennot Bourgin.

Nous ne bougeons pas encore. Le décollage ne tardera pas à être annoncé tout de même ! Il se fait tard ! En attendant, bien calé dans mon fauteuil, je continue à me rappeler... Finalement d'un stage à l'autre, j'avais rencontré un étudiant ayant déjà séjourné en Afrique noire, au Cameroun, à Nkolbisson près de Yaoundé, la capitale (où était-ce exactement ?). Revenu enchanté, et du pays et des chercheurs qui l'avaient encadré, ses souvenirs me décidèrent d'aller frapper à la porte de l'IFCC (Institut français du café et du cacao) dans le XVII^e arrondissement. D'autant plus décidé que j'avais entendu dire qu'au Congo, à Brazzaville, l'Orstom était situé entre deux casernes qui se tiraient dessus de temps en temps à qui mieux-mieux ! Bref l'accueil à l'IFCC avait été excellent, formidable : les difficultés de résiliation du contrat orstomien ne posaient aucun problème (administratif, et surtout pour moi financier) et cet institut recrutait (j'étais le deuxième en phytopathologie cette année-là). Mon affectation ne serait plus le Congo, mais le Cameroun, près de Yaoundé, en altitude m'avait-on précisé, et auprès de Raoul Amédée Muller, chef de la phytopathologie café et cacao de l'IFCC). Mais comme celui-ci était en vacances, je passerai juillet et août en Côte d'Ivoire pour me familiariser avec la plante, le cacaoyer, et avec les techniques alors utilisées pour étudier une très grave maladie cryptogamique des fruits, la « pourriture brune des cabosses », tout cela sous la direction et les conseils éclairés de Michel Tarjot, directeur de recherches de l'Orstom, phytopathologiste détaché à l'IFCC (comme c'était drôle !). La période serait idéale puisqu'en plein pic de production pour les arbres et avec un pourcentage en pourriture non négligeable. Et me voilà totalement confiant et ravi. En passant au 34 rue des Renaudes, j'ai eu aussi le privilège de rencontrer un illustre personnage, le directeur général fondateur de l'IFCC, René Coste, amoureux inconditionnel du caféier, objet de ses ouvrages que j'emporte avec moi dans mon sac. Signes distinctifs, grand, plutôt sec, un profil aquilin accentué par des yeux incisifs mais malicieux, rieurs, oh oui !! Son rire à gorge déployée, tonitruant qui vous faisait sursauter quand on ne s'y attendait pas, qui vous faisait relever brusquement la tête, laisser choir vos documents, ce rire comme si c'était un « brame » libérateur, victorieux... J'en souris encore en y pensant : on m'a raconté que le 34 rue des Renaudes avait été un immeuble de luxe pour rendez-vous galants à double escalier, si bien que les « rendez-vous montants » ne rencontraient jamais les « rendez-vous descendants ». Moi, je n'ai connu qu'un seul escalier et un petit ascenseur tarabiscoté, brinquebalant, difficile à y entrer à deux.

Tiens ça bouge, enfin ça roule sans trop d'à-coups. Il semble que l'on va loin comme ça. On tourne. On s'arrête. On repart. On continue tout droit. Ah oui, on va en bout de piste. Les moteurs tournent de plus en plus fort, on s'est attaché avec une ceinture dont il a fallu trouver les deux bouts... Les choses sérieuses vont commencer et le baptême de l'air avec elles ! La tête bien contre le repose-tête, le reste du corps détendu, bien détendu... enfin, on essaie. Alors que les lumières de l'aéroport défilent à travers le hublot de plus en plus vite et que l'on tressaute un peu, il se produit un changement d'angle, de zéro, l'horizontale, on commence à se pencher en arrière, on décolle, on monte. On est plaqué au dossier, c'est agréable, très agréable comme dans les fêtes foraines. On se laisse porter. De nouveau à l'horizontale, tout redevient calme et étouffé, près de l'insonorisation. Ce sera pareil avec Boeing et Airbus, moins drôle avec le Tupolev, mais ça, ça sera pour moi beaucoup plus tard.

A peine en l'air, voilà un chariot dans l'allée qui distribue des plateaux de victuailles, des boissons, des couverts métalliques – pas mal, à conserver pourquoi pas pour de futurs petits déjeuners, et c'est comme ça que je me suis retrouvé en fin de carrière à la tête d'une belle collection de cuillères à café de différentes compagnies aériennes. L'altitude, quelle qu'elle soit, doit ouvrir l'appétit. Un régal, mais trop vite expédié. Il paraît qu'ensuite je me suis endormi. Mon épouse me le dira souvent à l'occasion de nos nombreux allers-retours annuels pour les vacances en métropole : dès que tu es en place, tu t'endors, tranquillo...

Le vol a quand même duré un bon bout de temps. Pas mal ankylosé tout de même, il a fallu aller de temps en temps à l'arrière de l'appareil pour se dégourdir, se tenir enfin debout et « marcher » un peu, jeter un coup d'œil interrogateur par le hublot de la porte arrière, plutôt perplexe, être si haut et ne rien voir. Dehors, il règne une blancheur lunaire et rien en bas, pas d'étendues ocre comme on me l'avait dit, que du gris, peut-être des taches noires,

amoncellements de roches à travers ce Sahara immense ? Raté, pour une autre fois les couleurs, et de jour.

A l'approche d'Abidjan, l'extérieur a changé, surtout quand on descend et qu'on traverse la couche nuageuse éclairée par flashes par les feux de position de l'avion car on est « trop près ». Ça semble ne plus en finir. Ce sera la même impression plus tard au Cameroun, au-dessus de Douala. L'atterrissage a été impeccable et dans l'indifférence – les gens n'applaudissent pas comme en Amérique latine. Ils sont plutôt pressés de descendre. Enfin, nous on suit le mouvement... Stupeur en arrivant à la porte ouverte au-dessus du tarmac et après un premier pas hors de l'avion, une véritable chape vous envahie, l'atmosphère chaude et humide, saturante, vous enveloppe, les vêtements deviennent collants. Pour notre premier contact avec l'Afrique noire, cette sensation de « sauna légèrement odoriférant » reste et restera toujours présente à notre esprit.

Notre installation à Bingerville restera également comme merveilleusement imprimée dans nos mémoires. Après huit mois de galère à Paris où nos affres se sont bien résumées aux trois mots : métro, boulot, dodo. Métro : trois heures par jour, avec bousculades, rames bruyantes, attentes ou changements au pas de course... Boulot : météo à Versailles, génétique à la Halle aux Vins, TP rue Claude Bernard et autres lieux... Dodo : un studio dans le XVIII^e, petite pièce permettant le soir venu de déplier tout juste notre canapé, et situé au cinquième étage, faisant de nous les victimes idéales des pannes trop fréquentes d'ascenseur... Mais toutefois situé dans un arrondissement si folklorique, aux multiples nationalités et coutumes, qu'il nous permettait chaque jour d'avoir une véritable mise en condition ; était-ce déjà comme ça l'Afrique nouvelle ?

Maintenant je m'en souviens : ça a été fort cette arrivée à Abidjan, fort, très fort... D'y penser, les souvenirs reviennent nombreux et se bousculent, mais évitons d'être nostalgiques ; difficile à éviter tout de même quand « un homme se penche sur son passé ».

Michel Tarjot, l'air un peu sombre, nous attendait après le passage à la douane. En effet, un accueil si tôt dans la matinée ne devait pas manquer d'être mitigé : levé tôt pour nous accueillir, et pour cause ! Premièrement, compte tenu de l'heure d'arrivée de l'avion (à 5 h du matin environ) et deuxièmement, compte tenu de l'éloignement de Bingerville (une vingtaine de kilomètres d'Abidjan). Michel Tarjot n'a pas hésité à nous faire part de son irritation, ô combien justifiée, envers le siège à Paris qui nous avait fait prendre un vol si peu accommodant. Le trajet a été ponctué de différentes suggestions de récrimination envers le responsable des prises de billets, et comme programme immédiat, se recoucher pour Michel Tarjot, nous déposer avant à notre « case » pour nous débarbouiller et revenir nous chercher un peu plus tard pour faire connaissance avec son épouse et prendre ensemble un petit déjeuner plus consistant que celui de l'avion. J'eus droit, à titre de bizutage préparé à l'avance je suppose, à de drôles de fruits oblongs et jaunes à « goût de térébenthine »... A inscrire dans les annales.



Côte d'Ivoire, Bingerville, station IFCC (1967) : « la case en bois ».

La case que nous avait allouée Jacques Lanfranchi, directeur de la station IFCC de Bingerville, a été un enchantement tout au long de notre séjour en Côte d'Ivoire : appelée « la case en bois », différente des autres habitations, celles-ci en dur, beaucoup plus anciennes. Dès la première journée de notre arrivée, nous avons savouré d'abord le décor : assis dans des fauteuils de toile, nous n'avons cessé d'admirer la végétation, les fleurs sur des arbrisseaux inconnus, les cocotiers et autres palmacées ondulant sous un léger souffle de vent. Le ciel d'un bleu franc, traversé de gros nuages lourds et blancs, mais dominé par un franc soleil sous lequel s'agitait toute une faune : des sortes d'écureuils grimpaient le long des troncs de cocotiers (en fait des rats palmistes), et au sol, de

drôles de gros lézards colorés, les « margouillats », hyperactifs, à première vue peu rassurants mais très vite devenant amusants quant à leurs mimiques mécaniques. L'ensemble, une merveille ! Il existe bien de part ce monde, des endroits s'identifiant véritablement à un paradis terrestre.

Première nuit, première frayeur : des chocs répétés sur les tôles du toit ! Y avait-il quelqu'un qui essayait d'entrer ? Eh bien non, évidemment ! Tout simplement des fruits mûrs, les fameux « mangots » à la térébenthine, qui tombaient d'un arbre surplombant la case... Ce qui nous a surpris aussi c'est qu'il y avait d'énormes chauve-souris, plutôt rousse de couleur, qui, la nuit s'annonçant, se pendaient aux arbres (l'obscurité tombe d'un coup vers 18h) et leurs cris entendus pour la première fois nous avaient fait penser à l'appel de canards... Très sonores aussi les chants des « crapauds buffles » quant à eux bien réels.

Nous avons eu très vite un visiteur très particulier et ceci régulièrement : un visiteur à quatre pattes et à deux grandes oreilles, un âne. Un âne adulte qui « circule », nous a-t-on dit, à travers toute la station, mais « qui rend une visite plus appuyée à votre case », en effet et ça pourquoi ? Nous avons supposé qu'il avait été apprivoisé par des occupants précédents, et notamment, habitué à être nourri. C'est pour cette raison que délibérément on l'a retrouvé plus d'une fois montant les trois marches conduisant à la cuisine. Et un jour, même dans la cuisine, d'où mon épouse eu un mal fou à l'en déloger.

Une dizaine de jours après notre arrivée, j'ai fait une petite crise de paludisme : à trembler comme une feuille et claquer des dents. J'ai dû affoler mon épouse. Et pourtant, nous avons pris nos précautions comme on nous l'avait fortement recommandé : « Commencez à prendre la nivaquine trois ou quatre jours avant l'embarquement ». C'est ce que nous avons fait. J'ai eu de la visite dans ma chambre : les dames de la station sont venues pour voir le malade mais surtout en preuve de soutien moral à mon épouse. Moi, je me faisais tout petit sous mon drap. Il y a eu comme ça plusieurs vagues de visiteurs et

toujours le mot nivaquine ... et « la nivaquine vous comprenez... ». Il faut dire que j'avais dégivré le frigo, au couteau, et pendant un bon bout de temps : il faisait bon, très frais, je m'étais régalé. Il y avait un tas de glace, pas étonnant le bougre, il est tellement sollicité toute la journée. Bref, j'avais dû traîner le paludisme que l'on connaît en Afrique du Nord, ce n'était donc pas la malaria, beaucoup plus sérieuse, ce qui avait sûrement effrayé toutes ces gentilles dames.

Côté autochtones, excepté le contact que nous avons eu avec les porteurs de valises à l'aéroport d'Abidjan, impressionnants vu leur empressement à nous aider, et celui des taximan aux tarifs aussi alléchants les uns que les autres alors que le problème pour nous ne se posait pas, notre premier contact constructif se réalisa avec Moussa, le « boy » attiré et principal « des Tarjot ». Tout jeune, d'allure sportive, toujours en short kaki et tongs jaunes, Moussa se corrigeait à la moindre remarque de sa patronne, et apparaissait au moindre son de sa clochette. Cet objet que l'on retrouvera avec étonnement chez les employeurs, de façon apparemment immuable encore à cette époque dans cette région de l'Afrique ! C'est la gentillesse et la serviabilité que nous vérifierons encore à plusieurs reprises chez les Ivoiriens, que ce soit avec les vendeurs de fruits qui passaient régulièrement nous solliciter à notre case, ou les vigiles de la station, magnifiques individus,



Côte d'Ivoire, Bingerville, station IFCC (1967) : l'âne, étrange et fidèle visiteur.

serre-tête de cuir, gilet sans manche de couleur vive, bracelets de tresses colorées aux bras, hachette passée à la ceinture. Au laboratoire également, la gentillesse des laborantins se doublait de prévenance et de serviabilité pour répondre avec patience à mes questions de novice avide de découvertes.

Notre adaptation au pays a été surtout consacrée à s'habituer à l'air chaud et humide : soit à s'exposer le moins possible à certaines heures de la journée, soit à faire des heures supplémentaires au laboratoire climatisé. Les trajets Bingerville-Abidjan dans la trois chevaux Citroën mise à notre disposition, étaient aussi une épreuve avec les secousses dès les moindres défauts de la chaussée et l'air chaud circulant entre les demi-vitres impérativement relevées. Ces escapades à deux, le week-end pour faire les courses au centre-ville, se faisaient le plus rarement possible. Nous profitions des voitures plus adaptées de nos collègues et c'est surtout avec les Tarjot que nous allions découvrir la très belle ville d'Abidjan, perle moderne de Côte d'Ivoire : en premier, le centre-ville appelé Le Plateau, place arborée avec en périphérie toutes sortes de restaurants ou brasseries, bâtiments publics, banques et papetiers tabac et journaux.



Côte d'Ivoire, Bingerville, station IFCC (1967) :
rencontre avec le cacaoyer Amelonado.

J'ai enfin rencontré le cacaoyer, *Theobroma cacao* Linné. Quelle étrange plante garnie de fruits de tous côtés ! Arbre de Noël pour pays tropicaux ? Fruits énormes pour la plupart des variétés, bizarrement appelés « cabosses » du vieux français « têtes dures » ! Fruits de différentes couleurs, prenant naissance un peu partout sur la plante notamment sur le tronc : plante cauliflore, caractère fabuleux d'une époque antédiluvienne ? « Arbol de la Vida » hérité des Aztèques, premiers pourvoyeurs éclairés du chocolat. Etudier ces cabosses, leurs formes, leurs couleurs, leurs réactions à la maladie, comparer et classer différents clones, c'est ce qui m'attendait au Cameroun. Pourquoi cette pourriture des fruits est-elle si répandue dans les pays producteurs ? Quel est le responsable de ces dégâts énormes difficiles à contrôler ? Faudra-t-il rechercher une résistance ou, plus prosaïquement, mettre en évidence une plus ou moins grande sensibilité à la maladie ?

Sujet vaste, captivant...

Côté collègues, j'ai tout de suite apprécié le pédologue, Pierre Jadin, un belge de Louvain, parce que, outre ses essais contrôlés de goutte à goutte et d'engrais sur cacaoyers en bacs, il se souciait de trouver une utilisation évidente des grosses coques après écabossage. Je dis grosses parce que leur épaisseur peut largement dépasser le centimètre : ces parois contiennent beaucoup d'eau mais aussi des nutriments à n'en pas douter. C'est l'affaire à Bingerville des Hann, technologues, mari et femme (le « petit père » et la « petite mère » comme on les appelait là-bas). Mais enfin Jadin a son idée, vu ses essais de compostage, pour obtenir un engrais naturel. Ce qui est sûr, c'est que les parcelles sont propres, pas de coques au sol qui puissent pourrir donc pas de foyers secondaires côté pourriture brune.

Le généticien est aussi quelqu'un de particulier à signaler. Peu expansif Jacques Capot... mine de rien, il vient de faire un boulot énorme, en finesse, tout en doigté : il a réussi à croiser Arabica (tétraploïde) et Robusta (diploïde), et il a donc obtenu un caféier nouveau logiquement appelé « Arabusta ». Quelle prouesse ! Et la production est faramineuse, j'ai vu des plants surchargés de fruits, les cerises. Sa famille, elle aussi, est magnifique : nombreuse, avec cinq garçons, m'a rappelé mon épouse. Il y avait du monde, le jour d'invitation chez eux, autour de la table... et ça discutait ! Avec Louvain par-ci, Louvain par-

là, entre chaque plat, et avec le trou normand à chaque fois... J'oubliais de dire que Jacques Capot était un belge caféicologue venant du Congo. Il y aura d'autres généticiens café venant du Congo belge à l'IFCC, notamment au Cameroun.

Tarjot nous a fait connaître la station IFCC d'Abengourou, à 210 km au nord-est d'Abidjan. Station pionnière en raison des travaux importants de déforestation pour y créer de nouvelles parcelles de caféiers et de cacaoyers. Vu l'importance des travaux de débardage et l'étendue des pépinières pour la multiplication des deux plantes, je prends conscience du travail à accomplir pour qu'une agriculture noble puisse participer elle aussi au renforcement de l'économie de tout un pays neuf. Devant tant d'efforts, je pense à certains qui, dans



Côte d'Ivoire, Abengourou, station IFCC (1967) : devant les billes d'acajou, de gauche à droite, à partir du second, MM Tarjot (phytopathologiste Orstom détaché à l'IFCC), Paul Bonaventure (ingénieur agronome IFCC cacao) et André Durandeu (directeur de la station), de dos, Nicole Blaha.

d'autres circonstances et quelle que soit l'époque sur le continent africain, ont tenté, selon leur conviction, d'apaiser les tensions, ou, selon leur savoir, d'accéder au culturel ou au médical. Mes pensées, cette fois, vont vers mes grands-parents paternels alors en poste à Méchéria, station de chemin de fer de l'ouest oranais entre Mohammadia (ex-Perrégaux) et Béchar (ex-Colomb-Béchar). Elle, de parents italiens, infirmière dévouée corps et âme à « son » hôpital indigène. Lui, fidèle musicien et gérant les affaires indigènes au Bureau arabe, mort en 1921 de dysenterie contractée en 1917 dans les Balkans où il avait été envoyé combattre après avoir été naturalisé français contraint et forcé, car Autrichien mais ayant quitté, depuis la fin du XIX^e siècle,

Vienne et sa politique exécrationnelle. Bref, à Abengourou, toute l'équipe sympathique de célibataires avec André Durandeu et Paul Bonaventure en guides avertis, n'a pas manqué de nous faire connaître le meilleur restaurant du coin avec, en prime, les délicieux rôtis d'antilope royale, la plus petite des antilopes de la forêt africaine. Michel Tarjot me fera connaître les locaux de l'Orstom à Adiopodoumé, près d'Abidjan. A cette occasion, la circulation m'est apparue assez fluide et respectueuse du code de la route sauf par moment lors des inévitables slaloms à cause de gros vans surchargés de gens, les « tout cercles ». Nous avons trouvé nos collègues orstomiens en pleine séance de bricolage : chambre de cultures à réguler autant en température qu'en humidité... des outils, des fils partout, des notices entre les doigts... se débrouiller soi-même ou en équipe. M. Tarjot, pour son labo, était devenu maître en la matière. Je ne savais pas encore que j'allais moi aussi connaître ces affres d'installation au Cameroun mais aussi au centre de La Valette à Montpellier, et, dans ce dernier cas, assez souvent en butte avec des chefs de serre ignorant, à l'époque, les moyens techniques adaptés aux plantes tropicales et à leurs exigences spécifiques.

A Bingerville, il y avait plusieurs façons de « dégager ». En semaine, dès 17 h, bien qu'il n'y eut ni sirène, ni clochette, les laboratoires se vidaient d'un coup. Place à la pause rituelle de fin de journée ! Chercheurs, hommes ou femmes avec leurs conjoints renouaient alors avec l'un de leur loisir préféré : adeptes du tennis, fidèles de la pétanque, les moins sportifs, les

plus nombreux, « tapent la carte » au « cercle » tout en s'abreuvant de boissons rafraîchissantes plus ou moins alcoolisées, plus que moins, sans oublier quelques « double baby »... Mais un très bon souvenir pour nous fut l'une des soirées passées avec les Tarjot lors d'un vrai dégageement de fin de semaine. Cette fois-là, les Tarjot nous avaient invités à découvrir à Abidjan un « maquis », c'est à dire un genre de troquet ne payant pas de mine et situé près du port. C'est vrai qu'à cet emplacement la douceur des soirées, entre 21 h et 23 h, était à cette époque à déguster sans modération... Et le « must », il faut le souligner, était de savourer sous des embruns iodés de magnifiques brochettes de langoustes flambées au whisky. Pour nous un « délice colonial » ! D'autres dégageements restent mémorables comme ceux passés en bordure de mer, à pique-niquer à Grand-Bassam sous les tamaris.



Côte d'Ivoire, Grand-Bassam (1967) : pique-nique sur la plage à l'ombre des tamaris. De gauche à droite, Michel Tarjot et Arnaldo Gomes Meideros (phytopathologiste du CEPEC brésilien) et Nicole Blaha.

Pour en terminer avec ce premier épisode, bien long mais qui se veut capital pour tout novice découvrant ses futurs territoires d'activité, je parlerai encore de celui qui fut à mes yeux mon mentor, Michel Tarjot. Je lui dois la compréhension du travail qui devait m'attendre au Cameroun. Je lui dois aussi ma première publication au sein de mon institut, l'IFCC, avec un sujet d'importance majeure car centré sur les zoospores, organes de dissémination de la pourriture brune. Ces spores nageuses, grâce à deux très courts flagelles, se trouvent favorisées, pour leur libération depuis leur lieu de production en masse sur la cabosse, par la moindre condition d'humidité, comme le point de rosée et, surtout bien entendu, les pluies à répétition. Gros problème donc que cette maladie des

cabosses due à un champignon du genre *Phytophthora*. Bien que les anglo-saxons appellent la maladie « Black Pod », soulignant ainsi ce sens de la contradiction qui les caractérise, nous continuons toujours, de notre côté, à l'appeler « pourriture brune » en raison de la couleur marron des cabosses atteintes, l'appellation « pourriture noire » étant réservée à des cabosses noires atteintes par un autre champignon, cette fois du genre *Botryodiplodia*.

De cette époque, nous avons gardé de la Côte d'Ivoire, mon épouse et moi, le souvenir d'un pays merveilleux. Un pays avec des gens accueillants, riches en folklore, et avec cette station l'IFCC de Bingerville, où de très sympathiques collègues contribuaient à former une même et grande famille. Encore, un grand merci Monsieur Coste. (à suivre)